l'hérésie arienne. Enfin, il nous faut rappeler qu'il avait assumé la tâche de poursuivre la rédaction, inaugurée par la maîtrise de Stéphane Gsell, du *Corpus* des inscriptions latines d'Algérie. La maladie le contraignit bientôt à abandonner ce long ouvrage, mais il sut trouver en M. Pflaum le successeur assurément le plus capable de mener à bien cette vaste entreprise.

Dans tous ses travaux, et c'est ce qui leur donne leur accent et leur force, Zeiller était animé par sa foi chrétienne. Celle-ci était trop sûre de soi pour admettre un seul instant la possibilité du moindre conflit avec la science historique la plus rigoureuse. Elle était en même temps trop profonde pour ne point marquer son caractère de la simplicité et de la modestie qui en faisaient le charme, pour ne point l'amener à dépenser en œuvres de charité tout le temps que lui laissaient son enseignement et ses recherches. Zeiller fut porté à la présidence nationale de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Il se gardait d'en faire étalage. Mais il se sera dévoué à elle jusqu'à l'extrême limite de ses forces, et, dans le secret de son cœur, il en fut certainement plus fier que de tous ses honneurs universitaires et académiques.

Jérôme CARCOPINO.

III

Ernesto de FARIA
(1906-1962)

Avec Ernesto de Faria la latinité perd un de ses répondants les plus sûrs et l'Amérique latine un des représentants les plus éminents de la science mondiale.

Dès sa vingtième année, Ernesto de Faria inaugurait sa carrière d'enseignement au Collège Pedro II de Rio de Janeiro, et peu après entrait au Lycée français comme professeur de latin. Ses premiers cours le désignèrent à l'attention de nos compatriotes Jérôme Carcopino et Jacques Perret, envoyés à Rio en mission, et en 1939 il était investi de la chaire de langue et littérature latine de l'Université du Brésil. Vice-directeur de la Faculté nationale de philosophie en 1946, il accédait au directoriat en 1957, pour être réélu en 1960, en même temps qu'appelé à présider l'Association des études classiques du Brésil.

Quand je fus appelé en mission à Rio, je trouvai le professeur De Faria investi d'une sorte de mission tacite de promoteur et organisateur des études latines au Brésil : la cohorte de ses élèves, l'essaim de ses assistants et jeunes collègues l'entouraient d'une atmosphère d'affection respectueuse et de quasi-dévotion qu'ont pu apprécier au cours

de missions suscitées par lui nos collègues Piganiol et Duiry. Quant aux latinistes de chez nous, ils ont eu l'occasion de lui manifester leur estime et leur sympathie au cours de voyages qu'il accomplit en qualité de délégué du gouvernement brésilien en France et au Portugal ou de congressiste à Londres et Copenhague : notre Société et son Groupe romand l'ont accueilli et acclamé comme le promoteur et le représentant éminent des études latines dans un pays où avant lui la place leur était encore mesurée.

Ses ouvrages sont nombreux, inspirés par la nécessité de procurer les manuels nécessaires à tous les degrés de l'enseignement, et de doter les nouveaux venus au latin des instruments de travail et des ouvrages d'initiation qui leur manquaient encore. Il a été à cet égard un prospecteur et un promoteur.

Mais le mérite essentiel de Faria et le titre de gloire qui restera attaché à son nom, c'est la valeur humaine de son enseignement : accueillant à tous, serviable à ses collègues, ami surtout des jeunes, auxquels l'attachait une familiarité fraternelle, il a su, pendant sa trop courte carrière, conférer aux études classiques un lustre et un rayonnement qui devraient être garants de leur essor dans un pays en devenir.

J. Marouzeau.